

Demogeot vont plus loin, ils ne prononcent même pas le nom de Clotilde et passent immédiatement du *Roman de la Rose* à Charles d'Orléans et à Villon, tous craignant de paraître dupes d'une supercherie à leurs yeux bien constatée.

La gloire de Clotilde de Surville paraissait à jamais compromise ou perdue, et deux écrivains fort innocents semblaient devoir hériter, à leur insu ou malgré eux, d'une réputation qui ne leur appartenait pas. De toute cette foule de lettrés, de penseurs, de savants, lisant ou grattant du papier, de 1803 à 1870, pas un n'avait reconnu le faire original, puissant, créateur qui ne s'imité pas! Le plus humble marchand de bric-à-brac distingue une toile ancienne d'une nouvelle. Malgré un pinceau prodigieux d'habileté et une habitude de toute la vie, les peintres romains ne peuvent faire passer une copie pour un original, et voilà qu'on attribue à un marquis-soldat, homme du monde, ou à un érudit dont les travaux sont entre les mains de tous, des œuvres de tendresse écrites avec une plume féminine, guidée par le cœur d'une mère! C'est à confondre la raison et le jugement, à faire douter du goût et du sens commun; à renverser toutes les idées sur lesquelles on a l'habitude de vivre.

Le chasseur prendra désormais le chant de l'alcouette pour le rugissement du lion; l'artiste, la Vénus de Milo pour une académie de Carpeaux ou la Maîtresse du Titien pour une toile de Courbet; désormais tout est possible.

Il s'est trouvé un homme qui a protesté entre tous et pour tous.

M. Macé, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, homme de goût, de cœur et de courage, a voulu élucider la question, et se livrant aux recherches les plus minutieuses et les plus ardues, fouillant le Vivarais, s'a-